

Marier *The Telephone* (New York, Heckscher Theatre, 1947) et *La Voix humaine* (Paris, Opéra-Comique, 1959) peut sembler une évidence, mais ce serait oublier que les deux œuvres sont à l'opposé l'une de l'autre : la première toute de cocasserie, la seconde offrant le sombre portrait d'une écorchée vive. Si le mariage fonctionne ici, dans cette coproduction entre Opéra Nomade et le Centre Lyrique Clermont-Auvergne, c'est que mise en scène, décors, costumes et interprétation jouent à fond le jeu du contraste.

Dans *The Telephone* éclatent des couleurs vives, évoquant les publicités pour «jeunes ménages» du magazine *Elle* dans les années 1950. La scène est un carré vert piqué de grosses fleurs que Lucy épouse avec un plumeau, rose comme ses escarpins. En costume bleu et cravate rouge, Ben essaie désespérément de lui faire sa demande en mariage, mais le téléphone l'interrompt sans cesse : il est vrai qu'il y a un appareil aux quatre coins !

Gian Carlo Menotti s'amuse à de rapides pastiches, tandis qu'une cascade de notes se moque du rire de Lucy. Ornée d'une queue de cheval, lunettes sur le nez, la soprano franco-américaine Erminie Blondel imite avec esprit, par instants, la voix nasillarde de certaines stars hollywoodiennes de l'époque. En amoureux à l'épreuve, le baryton franco-italien Thill Mantero sait se montrer émouvant dans son solo mélancolique. Pour finir, le duo s'accorde, apparaissant au milieu d'un cœur scintillant, comme

une carte de la Saint-Valentin.

Pour *La Voix humaine*, un rideau blanc descend des cintres jusqu'au bord de la scène. Ses longs cheveux sombres encadrant son visage, Erminie Blondel porte une robe de chambre luxueuse sur une chemise de nuit noire. Avant que la partition commence, on entend quelques mesures de la chanson *Les Chemins de l'amour*, que Francis Poulenc composa pour Yvonne Printemps.

La voix sensible d'Erminie Blondel épouse toutes les nuances de son personnage. Sa grâce et son tempérament d'actrice rendent poignante cette femme abandonnée, imaginée par Jean Cocteau. La mise en scène très précise de Pierre Thirion-Vallet fait d'elle un animal traqué, plaqué au sol ; puis une lumière ambrée sublime la chanteuse, debout face au public. À la fin, après les «*Je t'aime*» répétés, elle arrache le rideau et s'effondre. Apparaît un deuxième rideau, derrière lequel se dessine la silhouette, en blanc, de l'amant : image de l'ambiguïté voulue par Cocteau et Poulenc, entre vie et mort, songe et quotidien.

Sous la direction attentive et chaleureuse d'Amaury du Closel, les treize musiciens de l'ensemble Orpheus Soloists servent Menotti et Poulenc avec un égal bonheur. Donnée, juste après Clermont-Ferrand, dans la ville voisine d'Issoire, le spectacle sera à Neuilly-sur-Seine, le 20 novembre, et au Puy-en-Velay, pour la fin de l'année.

Bruno Villien

CLERMONT-FERRAND

THE TELEPHONE LA VOIX HUMAINE

Menotti/Poulenc

Erminie Blondel (Lucy)

Thill Mantero (Ben)

Erminie Blondel (Elle)

Amaury du Closel (dm)

Pierre Thirion-Vallet (ms)

Frank Aracil (d)

Véronique Henriot (c)

Véronique Marsy (l)

Opéra-Théâtre, 13 mai



Erminie Blondel et Thill Mantero dans *The Telephone*.



Erminie Blondel dans *La Voix humaine*.

MISE EN SCÈNE,
DÉCORS, COSTUMES
ET INTERPRÉTATION
JOUENT À FOND LE JEU
DU CONTRASTE.

Au fil du talent d'Erminie Blondel par Roland Duclos

[Tweet](#) [Facebooker](#)



Du « Hello, hello ! » folâtre et un rien provoquant de la Lucy du *Téléphone* de Menotti, au « Allô, allô, allô... » transpirant l'angoisse de l'héroïne solitaire de *La Voix humaine* de Poulenc, un nom, un seul au superlatif : **Erminie Blondel**. Elle passe de l'un à l'autre rôle en changeant littéralement de peau. De la jupe fleurie gainant les va-et-vient sautillant de la pimpante et mutine Lucy, à la sortie de lit sombre comme le désespoir qui l'enveloppe tel un linceul dans sa lente descente aux enfers chez Poulenc, un même talent comédien et vocal est à l'œuvre. Ou plus précisément aux œuvres auxquelles se voue et se donne corps et âme la soprano. Elle parvient à une métamorphose d'autant plus spectaculaire que celle-ci paraissait impossible tant l'impertinence primesautière du *Téléphone* est aux antipodes de la désespérance de *La Voix humaine*.

Mais les indéniables dispositions de cette comédienne née n'auraient suffi à trouver le juste ton dans ces rôles radicalement antagonistes, sans cette capacité à caractériser et faire vivre vocalement ses personnages. La couleur de sa Lucy n'est pas enfermée dans une plaisante composition bouffe. Que seraient ses trilles caracolants, son contre-ré tout en agilité, ses vocalises pyrotechniciennes, sans l'humour délicieusement ambigu et la vigilante attention au texte et à ses implications psychologiques dont elle les investit ? Pertinence d'intention, franchise des contrastes et souplesse des nuances apportent une capacité dynamique qui vitament la double personnalité frivole et manipulatrice de cette fausse psycho-dépendante au téléphone, mais vraie calculatrice. Le baryton **Thill Mantero** s'impose en Ben idéal, aussi touchant comédien que fin musicien. Son personnage a l'intelligence de son timbre aux élans chaleureux et aux intonations qui ne manquent pas d'ampleur et de crédibilité. Il a soin de ne pas surdimensionner ici, la richesse de capacités techniques indéniables. **Frank Aracil** installe le couple infernal dans un décor au diapason de la pétulance vocale de l'une et de la dynamique naturel de l'autre. Le cocktail est léger, fleuri, savoureusement acidulé comme un berlingot, et d'une jubilatoire ironie. La mise en scène de **Pierre Thirion-Vallet** joue de ce comique de situation avec un plaisir rafraichissant. Il fait évoluer les personnages avec la dextérité d'un marionnettiste amoureux de ses créatures. On est tout à la fois dans la tendresse ludique d'un roman-photo de kiosque, et porté par la verve d'une exquise miniature sur fond de comédie de mœurs. Le tout n'excluant pas le second degré. Les musiciens de l'Ensemble Orpheus Soloists s'en donnent d'ailleurs à cœur joie, sous la baguette d'un **Amaury du Closel** judicieusement complice.

Gian Carlo MENOTTI

Le Téléphone ou l'Amour à trois

Opéra-bouffe en un acte créé à New York le 18
février 1947
Livret du compositeur

Francis POULENC

La Voix humaine

Tragédie lyrique en un acte créée à l'Opéra
Comique à Paris le 6 février 1959

Mise en scène
Pierre Thirion-Vallet
Costumes
Véronique Henriot
Décors
Frank Aracil
Lumières
Véronique Marsy

Lucy et Elle
Erminie Blondel
Ben
Thill Mantero

Ensemble instrumental Orpheus Soloists

Direction musicale
Amaury du Closel

Opéra de Clermont-Ferrand, mardi 13 et
mercredi 14 mai 2014, 20 heures
Redonné vendredi 16 mai à Issoire et jeudi 20
novembre 2014 au Théâtre des Sablons de
Neuilly sur Seine



© Lucas Falchero

Après autant d'exubérants coloris, la performance crépusculaire d'Erminie Blondel n'en apparaît que plus stupéfiante encore dans *La voix humaine* de Poulenc. La soprano incarne cette « Elle » du désir de façon poignante. Visage sans nom voulu par Cocteau, son cri est universel car emblématique d'une souffrance indicible. Blondel porte dans le timbre maintenant assombri par le rôle, le noir et ample manteau de la trahison avec une noblesse de reine et dessiné par **Véronique Henriot** : toute en pudeur et grâce. Comment ne pas songer aux pathétiques accents de la grande Denise Duval, incontournable créatrice du rôle ? Cependant elle sait être moins ouvertement implorante et plus économe en pathos que l'égérie du compositeur tout en sachant préserver cette violence du désespoir qui la sublime. Erminie Blondel maîtrise jusque dans les moindres inflexions la cinglante tension consubstantielle à la banalité de ce bouleversant dialogue avec l'absent. « Elle » le désigne en tenant le combiné téléphonique à bout de bras. « Elle » le prend, « Lui », à témoin et ce faisant donne corps à sa lâcheté, à sa dérobade, à sa cruauté d'autant plus insoutenable que distante. Tension que la direction d'Amaury du Closel met à vif avec une lucidité et une cruauté quasi insoutenable. Au risque parfois d'amoinrir la perception du texte lorsque l'orchestre prend le pas sur la voix.

La mise en scène efficace et sobre, signée là encore par Pierre Thirion-Vallet, matérialise la fracture sans appel entre deux mondes qui désormais s'opposent : l'espoir insensé entretenu un temps dans le retour de l'aimé et la conviction de l'idéal trahi. Un Styx à la blancheur létale les traverse et les sépare. « Elle » moderne Cassandra d'un amour impossible, finira par le franchir, s'y baigner et s'y noyer.

Roland Duclos